

## LES PLUS ANCIENS PEUPELEMENTS PRÉHISTORIQUES AUTOUR DU BOULOU, EN ROUSSILLON

Tiré de MARTZLUFF M., 2007 – Les plus anciens peuplements préhistoriques autour du Boulou en Roussillon, *Cahiers de la Rome*, n°16, Bull. de l'ASPAVAROM n°16, Association pour le Patrimoine de la Vallée de la Rome éd., Le Boulou, p. 14-36, 6 fig.

(...)

### Le témoignage capital des plus vieux outils

En réalité, les recherches sur les industries répandues en surface des terrasses alluviales du Roussillon qu'avait initiées Jean Abélanet dans les années 1960, après la découverte d'un biface au Boulou, et que poursuivaient les études universitaires entreprises autour du site de l'Arago, avaient conclu que le peuplement initial des Pyrénées de l'Est s'intercalait entre la fin du Villafranchien (période du Pléistocène ancien bien mal définie sur notre continent entre 1,8 et 0,8 Ma) et le début du Mindel, au Pléistocène moyen, soit entre 1 et 0,7 Ma<sup>1</sup>. Bien que l'on puisse remettre en cause les méthodes et les conclusions d'une bonne partie de ces recherches pionnières sur les terrasses alluviales, les faits qui nous sont connus aujourd'hui confirment la haute antiquité du peuplement de la région.

Ainsi, la poursuite des fouilles sur le site de la Caune de l'Arago a-t-elle permis de mieux dater les niveaux profonds du gisement où l'on ne retrouve pour l'instant que des pierres taillées et des restes de faune chassées. Ces premières occupations, assurément humaines, remontent jusqu'à 700 000 ans environ<sup>2</sup>. Très récemment, près de Barcelone, les fouilles d'urgence de *La Boella*, un gisement paléontologique logé près d'un ancien lac, ont révélé des outils de pierre mêlés à des restes de faunes fossiles datés de la même époque, au début du Quaternaire moyen. D'autre part, l'approche géoarchéologique prudente de Paul Ambert sur les terrasses alluviales du Languedoc a pu mettre en relation une industrie paléolithique avec le volcanisme de l'Hérault, daté entre 1 et 0,7 Ma<sup>3</sup>. Ces découvertes fiables permettent d'envisager aujourd'hui qu'un peuplement humain a durablement touché en même temps le nord et le sud des Pyrénées, faisant souche en pays catalan autour de 0,7 Ma.

Cependant, compte tenu de la haute antiquité des fossiles de Dmanissi, il n'est pas inconcevable de penser qu'il y ait eu dans la région quelques incursions plus anciennes d'hominidés, mais plus fugaces et moins durables, tout autant que bien moins conservées. Le problème de la conservation des premières traces humaines est en effet capital, car elles ne peuvent exister hors de rares milieux favorables (pièges karstiques, travertins, recouvrements rapides de boues, de lœss ou de cendres volcaniques). Il en est de même si les reliefs qui logent ces vestiges, en particulier les repaires troglodytes, mais aussi les abris-sous-roche et les bordures de rivières ou de sources, ont été anéantis par l'érosion, ce qui est presque toujours la règle pour les reliefs très anciens.

Parmi les données fiables issues des fouilles de Tautavel, émergent aussi celles concernant les industries en roches dures et, par voie de conséquence, les seuls témoins impérissables de l'humanité qui ont pu arriver jusqu'à nous dans la plaine du Roussillon. Les terrasses alluviales de la Tet et du Tech forment en effet un milieu silicaté acide, donc azoïque (ayant dissous les restes osseux fossiles). C'est le cas dans la région du Boulou. Or, nous connaissons maintenant assez bien les outillages associés aux restes de « l'Homme de Tautavel », entre 450 et 250 000 ans, alors que les pulsations glaciaires timides du début du Quaternaire s'étaient faites plus brutales après 800 000 ans, et surtout

---

<sup>1</sup> COLLINA-GIRARD (J.), 1975 – Les industries archaïques sur galets des terrasses quaternaires de la plaine du Roussillon (P.-O., France) : outillages sur galets (Pebble-culture) du Pléistocène inférieur et moyen sur les terrasses des basses vallées de la Têt et du Tech, Thèse de Doctorat de IIIe cycle, Université de Provence, Marseille I, 407 p., 106 pl. et COLLINA-GIRARD (J.), 1986 – Grille descriptive et évolution typologique des industries archaïques : le modèle catalan, Bulletin de la SPF, 83/11-12, p. 383-403.

<sup>2</sup> LUMLEY-WOODYEAR (H. de), 1969-1971 – Le Paléolithique inférieur du Midi méditerranéen dans son cadre géologique (Ligurie, Provence, Bas-Languedoc, Roussillon, Catalogne), Thèse 1969, publiée dans le Ve suppl. à Gallia Préhistoire, CNRS éd., Paris 1971, 2 t. (Ligurie-Provence) : 463 p., 357 fig., 24 tab. et Bas-Languedoc-Roussillon-Catalogne : 445 p. 300 fig. BONIFAY (E.) et VANDERMEERSCH (B.), 1991 – Vue d'ensemble sur le Très ancien Paléolithique de l'Europe. Les premiers Européens, CTHS éd., Paris 1991, p. 309-319.

<sup>3</sup> AMBERT (P.), 1993 – Outils du Paléolithique inférieur et faunes du Pléistocène ancien du Languedoc central (Hérault, Orb, Aude) dans leur contexte géologique, *Archéologie en Languedoc*, 18, Montpellier 1993, p. 3-22, 6 fig.

vers 400 000 ans, provoquant de grands épandages d'alluvions grossières en plaine sur les deux berges de la Têt, le fleuve le plus puissant et le mieux étudié (Terrasses à galets de *La Llabanera* en rive droite et de *Cabestany* en Rive gauche). À Tautavel, cette séquence assemble les déchets du débitage et des outils (pièces qu'une retouche transforme pour ou par l'usage), lesquels sont composés d'une forte part de galets rendus tranchants par une fracture contrôlée à coups de percuteur. Parmi eux dominent les plus simples, les *choppers*, à enlèvements unifaces. Depuis leur identification en Afrique, dans la première moitié du XXe siècle, il leur était attaché l'idée d'un outil élémentaire du Paléolithique archaïque. Cette culture du galet aménagé ou *Pebble-culture* semblait donc précéder de loin les industries plus sophistiquées de l'Acheuléen, symbolisées par le biface au Paléolithique inférieur.

Dans la stratigraphie de « l'Ensemble II » du « Complexe moyen » de l'Arago, en particulier dans les strates livrant les ossements de l'*H. tautavelensis* (« sols » G-F), ces *pebble-tools* accompagnent une grande quantité de nucléus destinés à obtenir des éclats tranchants à partir de matériaux qui furent essentiellement puisés dans l'environnement immédiat, tels les quartz et quartzites, car les roches dures à la fois fragiles et compactes (isotropes), comme le silex, activement recherché par les préhistoriques, sont rarissimes dans le substrat géologique régional. Sur des milliers d'artefacts - où la montagne de débris informes que produit spontanément le quartz lorsqu'on le taille occupe beaucoup de place - on ne compte dans ces couches qu'une poignée de méchants bifaces, si bien que l'on pouvait douter d'avoir affaire ici à une « culture » acheuléenne. L'Acheuléen est effectivement représenté ailleurs, sur le même échelon chronologique, par des bifaces typiques. Ces outils peu ordinaires étaient d'ailleurs censés devenir plus communs dans un stade final du Paléolithique inférieur, c'est-à-dire postérieurs à la strate de l'Homme de Tautavel (Couche G). C'est pourquoi le fouilleur avait proposé d'appeler « Tautavelien » ces outillages frustrés à très rares bifaces peu typiques. Le Tautavelien, facies à la fois archaïsant dans son aspect technique et relativement évolué dans la chronologie de l'aventure humaine au Quaternaire, comme nous l'avons vu, peut par conséquent être compris aujourd'hui comme une variété expédiente du complexe acheuléen d'Europe adapté aux conditions du milieu.

Cette proposition convient bien pour une bonne part des industries trouvées en grande quantité sur des terrasses alluviales du Roussillon depuis près d'un demi-siècle. Or, contre toute attente, c'est dans les niveaux inférieurs du gisement de Tautavel, vers 600-550 000 ans, que les bifaces typiques se trouvent bien attestés à la place des *pebble-tools*. Bien sûr, on ne sait pas encore – faute de restes osseux - si l'artisan acheuléen qui taillait ces outils remarquables appartient au même rameau que l'*H. tautavelensis*. Mais il y a fort à parier qu'il s'agit bien d'un Heidelberg, car la réalisation du petit outillage de pierre qui accompagne les bifaces obéit aux mêmes processus techniques que l'on retrouve par la suite dans ce gisement. Curieusement, l'évolution du biface vrai vers le para-biface et autres coups-de-poing sommaires que livre la longue accumulation de vestiges de la couche G, semble ici faire dériver le prototype du type, ce qui représente une entorse à la logique. S'agit-il d'une déperdition technique ou d'un opportuniste ?

En fait, les niveaux à bifaces de l'Arago se rapportent à de brèves incursions pionnières de groupes mobiles, venus en Pyrénées avec un bagage technique sophistiqué s'étant exercé ailleurs sur de meilleures roches. Il est fort possible qu'un enracinement sur place ait par la suite poussé cette humanité ancienne à tirer le meilleur profit des piètres ressources en matière première locale (le galet de quartz) par un retour à la simplicité (le *chopper*). Le cas d'une apparente évolution récessive des industries liée à une adaptation pertinente au milieu est bien attesté dans une préhistoire plus récente, le Mésolithique en particulier. Il est vrai que ce retour vers la simplicité est difficile à concevoir comme un progrès, car nous sommes pétris des mythes de notre civilisation pour lesquels la déchéance de l'humanité est le fruit de l'accession au progrès technique (le feu) ou aux savoirs (l'arbre de la connaissance). Au premier signe d'archaïsme, nous voilà prêts à envisager un recul de la civilisation ou, si l'on veut, une dégringolade culturelle comme rançon du péché d'intelligence. Or, ce discours ne s'accorde plus trop avec celui des naturalistes qui voient dans l'opportunisme une adaptation parfois salutaire, un perfectionnement évolutif. C'est bien pourquoi, au sens « cladiste », le squelette d'une baleine, ce mammifère retourné dans les eaux, est plus évolué que le nôtre. Et du reste, peut-on dire aujourd'hui que l'art schématique de la Protohistoire européenne, d'apparence frustré et bien postérieur au bestiaire rupestre du Paléolithique supérieur (celui qui nous émeut à Lascaux par exemple) - ou encore que la trajectoire artistique de Pablo Picasso exposée au musée de Céret -

constituent les preuves d'une régression matérielle et intellectuelle de l'humanité ? L'homme de Tautavel n'est donc sans doute pas plus l'ancêtre direct des catalans qu'il n'est un Acheuléen dégénéré ayant perdu le sens de l'Harmonie avec celui du biface typique ...

Dans tous les cas, il ressort de ces recherches dans la grotte de Tautavel que la bonne représentation de vrais bifaces sur les sites de plein air du Roussillon serait plutôt la signature d'un Acheuléen ancien. Ils n'y sont pas. De toute évidence, cette séquence n'existe plus sur le peu qui reste des formations alluviales les plus reculées. Partout ailleurs, l'extrême rareté de bifaces, l'abondance de sommaires galets aménagés, les *choppers* et *chopping-tools* en quartz, ne doit plus faire illusion sur l'antériorité chronologique de cet assemblage d'allure archaïque. Cette « épi-*pebble-culture* » est probablement encore très banale vers 150 000 ans, voire au-delà lorsque ces galets taillés servent visiblement de nucléus pour produire des éclats et non plus d'outils lourds pour triturer les carcasses de gros gibiers.

### **Outils paléolithiques et terrasse quaternaires autour du Boulou : historique des recherches**

Au début des années 1960, Jean Abélanet trouvait un biface en quartz à l'entrée du Boulou (fig. 1). Les industries archaïques des terrasses étaient tout juste en cours d'identification et les recherches venaient de débiter à la Caune de l'Arago par le tamisage des déblais. Louis Méroc, qui se trouvait alors en cure à Thuès-les-Bains, authentifia la découverte et déclara avec enthousiasme à l'inventeur : « *Enfin, le premier vrai biface du Roussillon !* ». Il est clair que Méroc, tout comme l'Abbé Breuil ou Georges Laplace, ne croyaient guère à l'authenticité des *pebble-tools* qu'André Creus, instituteur à Cabestany avait récoltés autour du village et publiés dans le *Bulletin de la Société préhistorique française* en 1950. Ces trouvailles venaient d'ailleurs d'être reléguées au rang de simples galets éolisés (*dreikanter*s) par Henry de Lumley lorsqu'il en eût pris connaissance en compagnie de Jean Abélanet. Depuis lors, ce biface du Boulou est resté l'un des seuls outils paléolithiques de la plaine du Roussillon qui puisse prétendre au statut typologique de vrai biface.

Il s'agit en effet d'une pièce obtenue à partir d'un galet ou d'un gros débris de galet et qui, tout en offrant une allure un tantinet rudimentaire à cause de son mode de façonnage à grands coups de percuteur dur en pierre, a été aménagée par une retouche envahissant les deux faces et dégagant une assez bonne symétrie axiale de l'outil, en plan et en coupes. Ainsi, ce rustique biface, qui rappelle plus les rarissimes pièces équivalentes du « sol G » de l'Arago que les belles pièces très symétriques trouvées dans les couches plus anciennes, figure-t-il en bonne place dans une Thèse qui, en 1975, établissait une chronologie du premier peuplement paléolithique du Roussillon<sup>4</sup>. Il trône aujourd'hui dans les vitrines du musée de Tautavel, avec d'autres artefacts plus sommaires issus des vieilles formations alluviales de la plaine : *choppers*, *chopping-tools*, galets appointés et autres « coups-de-poing ».

C'est bien après l'époque de ces premières recherches, au début des années 1990, que nous avons profité de notre nomination au lycée de Céret pour prospecter assidûment les berges du Tech<sup>5</sup>. Il en résulta que les industries d'allure archaïque sur quartz se retrouvaient en abondance autour du Boulou, que l'on en suivait la trace jusqu'à la mer sur les mêmes vieux terrains quaternaires et qu'elles comportaient pas mal d'éclats et de nucléus moustériens, mais aucun vrai biface. Il en résulta aussi qu'aucun témoignage du Paléolithique supérieur n'évoquait le passage de Cro-Magnon – notre ancêtre direct - sur cet espace, si l'on excepte toutefois de maigres indices pouvant peut-être se rapporter au Solutréen et que les prospections dirigées par Jérôme Kotarba sur l'Albère et sur les tracés routiers contournant Saint-Genis-des-Fontaines, avaient mis en lumière sur la rive droite du fleuve<sup>6</sup>. Il s'avéra enfin que les outillages du Paléolithique ancien-moyen semblaient totalement disparaître en Vallespir au-delà de Saint-Jean-Pla-de-Corts. Le suivi de la pose du Gazoduc vers Amélie-Les-Bains, opération menée par Olivier Passarrius en 1994, confirmait cette donnée par un regard en sous-sol. D'autre part,

---

<sup>4</sup> COLLINA-GRIRARD, op. cit. *supra*.

<sup>5</sup> Un premier bilan a été tracé in MARTZLUFF (M.), 1991 - Le peuplement paléolithique du Vallespir et du bassin du Tech dans son contexte régional, *Vallespir*, n° 3, Céret 1991, p. 58-61.

<sup>6</sup> Voir MARTZLUFF (M.), 1998 - La fin des temps glaciaires dans les Pyrénées-Orientales : originalités et problèmes, *El mon mediterrani despres el pleniglacial (18 000-12 000 BP)*; Actes del col.loqui Internacional de Banyoles de l'U.I.S.P.P., Cypselà, Sèrie monogràfica n°17, Centre d'Investigacions Arqueològiques éd., Girona, p. 193-200, 3 fig.

seuls deux éclats de silex patinés en rapport avec une occupation paléolithique nous furent signalés par des élèves sur les lambeaux d'une terrasse ancienne dans les hauts de Céret.

Cela signifiait-il que les hommes du Paléolithique inférieur et moyen étaient empêchés de pénétrer la vallée en amont du Boulou ? Mais alors par quoi ? Bien que rétrécie, elle devait être facilement accessible aux incursions de ces chasseurs intrépides. D'ailleurs, grâce aux prospections de Christian Donnès, nous avons retrouvé la trace de ces chasseurs en montagne, vers 1 000 m d'altitude, sous forme de quelques éclats de quartz et autres roches dures légèrement usés par le vent. Ces artefacts, dispersés sur les versants du Pic Saint Christophe, signaient vraisemblablement la présence de chasseurs du Paléolithique ancien-moyen traquant les animaux rupicoles, tel le bouquetin, près des cols des Albères. Sous la crête, de grandes dalles schisteuses inclinées vers le sud offraient de bons abris qui sont aujourd'hui démantelés par l'érosion, leur remplissage gisant sur les pentes. Il faut donc comprendre que c'est dans la formation des terrasses alluviales et dans les jeux complexes de l'érosion qu'il faut chercher la cause d'une disparition des vestiges abandonnés par les hominidés fossiles en Vallespir, au-delà du Boulou.

Ce fait géomorphologique trouve d'ailleurs sa réplique dans le bassin du *Reart-Cantarana* à partir de Trouillas et dans la vallée de la *Tet* en amont de Vinça, le bassin de l'Agly offrant, quant à lui, une plus grande originalité en la matière, mais pouvant témoigner du même phénomène dans le bassin d'Ansignan-Caramany. Globalement, disons que le système glaciaire du Quaternaire est assez original en Pyrénées catalanes dans la mesure où il est resté cantonné en altitude et complètement déconnecté des basses terres de la plaine. Ainsi, les reliefs typiques hérités des périodes froides (vallées en auge et bourrelets morainiques) ne peuvent plus se mettre en relation avec les terrasses alluviales du Roussillon qui lui sont subordonnées. Entre les deux, les fortes pentes dénudées (recul des forêts) ont été profondément érodées par les débâcles périodiques de la fonte des glaces, voire par le lâcher saisonnier d'une forte masse d'alluvions grossières arrachées aux montagnes par le gel. Or, comme chaque phase glaciaire oblitère la précédente, on ne retrouve plus en altitude ici que les témoins évidents des deux dernières (les Riss et Würm des glaciations alpines) alors qu'il existe en plaine plus de 7 niveaux de terrasses quaternaires et que la chronologie isotopique intègre plus de 10 épisodes glaciaires depuis près d'un million d'années.

Bien que le lit des fleuves soit censé s'inciser en période froide car le niveau des mers s'abaisse, bien que les dépôts alluviaux forment des terrasses dans les interstades tempérés lorsqu'il remonte, c'est presque le contraire qui s'est fait ici. La forte charge alluvionnaire entraînée sur les versants abrupts du massif du Canigou (et des Madres pour la Têt) par les arrosages de fonte, rabotait les versants, mais elle vidangeait brutalement aussi les dépôts meubles des vallées étroites, au sortir des goulets entaillés dans les basses montagnes (défilés d'Amélie-Les-Bains, de Villefranche-de-Conflent et de Rodès ...). Déjà amorties dans le piémont, les eaux se débarrassaient vite en plaine – plus moins près du débouché des montagnes selon leur puissance - de cette trop lourde charge qui s'accumulait alors sur un plan de terrasse (en période froide donc) pour former un vaste glacis où le fleuve divaguait au rythme des crues et au gré de son exhaussement. Comme le niveau marin était abaissé de 50 à 100 m et que le littoral était éloigné de l'actuel de plusieurs dizaines de km, les eaux fluviales creusaient ensuite un canyon dans les molasses du Tertiaire pour rejoindre la mer. Lors des transgressions marines, sous des climats plus cléments, les canyons se remblaient d'alluvions fines dans une basse plaine inondable (le Rival et la Salanque actuels par exemple), tandis que les fleuves, moins chargés d'alluvions grossières (peu de cryoclastie, reforestation), incisaient les terrasses à galets des piémonts, ce qui est le cas de nos jours. Ces mécanismes peuvent donc expliquer la disparition d'une bonne part des formations quaternaires dans cette extrémité des Pyrénées et, avec elles, des informations sur l'homme qu'elles pouvaient receler. C'est pour cela que ce qu'il en reste est toujours intéressant.

Bien que le vénérable biface du Boulou ait été ramassé au pied d'un talus, près de la route nationale, il provient sans nul doute de la vigne qui se trouvait immédiatement au-dessus et qui livra ensuite aux chercheurs de Tautavel quelques artefacts paléolithiques. Dans ce secteur aujourd'hui en pleine urbanisation, une belle coupe offre encore une large vue stratigraphique du sous-sol sur le flanc gauche du ravin de *La Valmagne* (fig. 2 et n°1 de la fig. 3). Par un contact sinueux (ravinant) avec le remplissage argilo-sableux du Tertiaire, la formation quaternaire caillouteuse, ici épaisse de 3 m, tronque les dépôts fins du Néogène (Tertiaire récent). Ces strates ont été inclinées par les mouvements tectoniques compressifs de la chaîne axiale qui ont accompagné le soulèvement des Albères (cf.

schéma, fig. 4). Au sommet de cette coupe, il ne reste plus à l'affleurement que la racine caillouteuse de l'épandage alluvial (le lit d'un paléo-Tech pléistocène) alors que les sols qui surmontaient ce dépôt de crue et sur lesquels ont très bien pu par la suite camper les préhistoriques, ont fondu - en quelque sorte - sous l'effet de l'érosion. L'altération chimique a dissous une bonne part des matériaux arrachés au substrat rocheux primaire des montagnes, les schistes par exemple, et elle a fragilisé les galets de gneiss et de granites. Cette arénisation sous climat chaud a libéré des oxydes de fer qui donnent à ces terrains une teinte orangée, tout en patinant (ici légèrement) les quartz et les quartzites, les seuls matériaux à rester indemnes. Ces roches siliceuses sont très dispersées dans la masse alluviale (tout comme dans le lit actuel), alors que la surface de la terrasse en est enrichie sous l'effet de l'ablation des éléments meubles et des fines (limons, sables) par le ruissellement ou par déflation. L'éolisation donne dans ce cas aux quartz résiduels des émoussés typiques.

Compte tenu de la position géomorphologique et de l'état d'altération de cette alluvion quaternaire, notre collègue Marc Calvet l'a prudemment calée dans une séquence qu'il a nommée T2<sup>7</sup>. Elle est antérieure au dernier cycle glaciaire (T1) et postérieure aux vastes formations plus altérées du Pléistocène moyen qui sont bien mieux conservées près de la Tet (T3, terrasses de *La Llabanera* et de *Cabestany* pour partie). La fourchette chronologique que l'on peut avancer date sûrement ce dépôt d'avant 90 000 ans (premier pléniglaciaire würmien), mais bien plus approximativement après 300-250 000 ans, soit dans l'ancien cycle « rissien ». Celui-ci correspond à plusieurs oscillations climatiques situées entre les stades isotopiques 8 et 4, l'une très froide (stade 6 vers 130 000 ans), la suivante plus chaude que l'actuelle et responsable de l'altération prononcée de cette terrasse (stade interglaciaire 5 et transgression marine éémienne, vers 100 000 ans). Il faut savoir aussi que ce plan de terrasse est principalement représenté sur la rive gauche du Tech en aval du Boulou et qu'il est situé ici au pied des collines où existent des restes alluviaux plus anciens et plus élevés en altitude. Il reçoit donc les apports détritiques des versants et, avec eux, les vestiges de plus vieilles industries, souvent très usées.

Peu importe donc que ce biface ait été déplacé au bas d'un talus, car la plupart de ces vieux outillages sont en position secondaire sur les surfaces où on les trouve, tant et si bien qu'il est effectivement difficile de parler de station préhistorique si l'on a affaire à un petit lot de ces pierres taillées trouvées à divers stades d'usure sur une vaste superficie, ou encore rassemblées dans la même hétérogénéité près d'un chenal de ravinement, bien entendu invisible sur le sol labouré. Cependant, tous ces artefacts ne sont pas erratiques et nous avons justement trouvé près du Boulou des assemblages de quartz taillés faiblement usés, dont les concentrations, dominées par les éclats, pouvaient témoigner d'une occupation paléolithique moustérienne *in situ* sur ce segment du bassin du Tech. Mais comment s'en assurer ?

L'archéologie préventive liée au projet de Ligne ferroviaire à grande vitesse fut l'occasion de revenir sur cette difficile question des premiers peuplements de ce territoire en comparant les industries et leurs contextes géomorphologiques avec ceux des bassins du Reart et de la Tet, mieux connus. Anticipant sur l'opération, nous avons organisé en 2003, sous l'égide de l'Association archéologique des P.-O. et avec l'aide de nos étudiants, une prospection large autour du tracé de la LGV, soit 800 hectares parcourus environ. Dans le bassin du Tech, cette opération a concerné les communes de Montesquieu-des-Albères, du Boulou, de Tressere et de Banyuls-dels-Aspres<sup>8</sup>. Par la suite, en 2004-2005, nous avons participé aux fouilles de l'INRAP en direction du sous-sol dans cette vallée, mais sur l'emprise stricte de la nouvelle voie ferrée<sup>9</sup>.

---

<sup>7</sup> CALVET (M.), 1994 - *Morphogenèse d'une montagne méditerranéenne, les Pyrénées-Orientales*, Thèse de doctorat d'État, Université de Paris I -Sorbonne 3 t., 1178 p., 323 fig., 290 photos et 6 planches hors-texte, éditée en 1996 : *Morphogenèse d'une montagne méditerranéenne : les Pyrénées orientales*, BRGM éd., doc. n° 255, 1177 p., 293 fig., ph. et pochette de cartes h.t. ; sur la formation du Roussillon voir aussi CALVET (M.) LEMARTINEL (B.), 1988 - Les orgues d'Ille. Les paysages aussi ont une histoire, *Revue d'Ille et d'Ailleurs*, Ille-sur-Têt 1988, p. 5-12, 3 fig.

<sup>8</sup> MARTZLUFF (M.), 2003 – Prospection-inventaire plaine du Roussillon, Bassin du Tech, complément aux prospections du tracé LGV, notices, *Bulletin de l'A.A.P.-O.*, 18, Perpignan 2003, p. 53-54, 1 fig.

<sup>9</sup> La responsable des opérations de diagnostic auxquelles nous avons participé était Céline Jeandot. Marc Calvet et Pierre Giresse, géomorphologue et géologue à l'Université de Perpignan, sont venus sur le terrain appuyer nos recherches. Tous les rapports de l'ensemble des opérations sont en souffrance car l'Institut n'a pas dégagé le temps nécessaire pour que ses agents, affectés sur d'autres chantiers, puissent les terminer ; on trouvera un bref compte-rendu de diagnostics et de ces fouilles dans le Bulletin de l'A.A.P.-O. n° 20, 2005, p. 49-62.

## **Bilan des recherches sur la LGV dans le bassin du Tech et scénario provisoire du peuplement paléolithique**

En rive droite du Tech, les prospections ont montré que les industries paléolithiques n'étaient quasiment pas représentées. Sur le piémont des Albères, confirmant en cela des découvertes signalées par C. Donnes aux *Esplanes*, quelques artefacts, certains peu éolisés et d'allure moustérienne, gisaient sur un lambeau de terrasse alluviale perché à 100 m d'altitude (losanges sur la fig. 3 et fig. 4). Plus bas, entre 75 et 70 m, sur le grand plan alluvial qui forme la haute berge du Tech (Trompette-Haute), seule une petite poignée de résidus de débitage en quartz, sans usure, a été trouvée au bord de la falaise qui domine le fleuve de 15 à 18 m (rectangle vertical sur la fig. 3). L'absence de silex et de poterie nous empêche de relier cette petite concentration au site néolithique que nous avons détecté sur l'emprise du tracé à cet endroit (habitat du Néolithique ancien-moyen de culture Montbolo fouillé ensuite par Alain Vignaud, de l'INRAP). La technique très archaïsante de la pièce esquillée (débitage de très petits éclats par percussion posée) évoque dans ce lot les cultures opportunistes de chasseurs-cueilleurs à microlithes (minuscules armatures de flèches peu détectables sans tamiser) qui succèdent au Paléolithique supérieur après les derniers temps glaciaires (Épipaléolithique-Mésolithique). En l'absence de sondage et donc sous toutes réserves, ce seraient là les vestiges les plus anciens des populations *sapiens* de ce secteur, en fait les premiers témoins très discrets de nos ancêtres directs au début de l'Holocène (entre 12 et 7000 ans).

En rive gauche, par contre, les industries sur galet de quartz des populations humaines fossiles (espèces disparues) sont abondantes et c'est plus d'un millier de pièces qui ont été collectées, avec une part mineure très usée par le vent (éolisée) ou émoussée par l'érosion mécanique (roulées, cercle sur la fig. 3). Dans ce lot copieux, il n'a été identifié qu'un seul petit biface sur éclat (fig. 5). Sur les collines, ces industries sont très occasionnelles et déformées par l'érosion. Elles sont mieux représentées vers le pied du versant, près d'affleurement argilo-caillouteux rouges qui le flanquent et qui nous ont paru représenter l'ancrage de vieilles terrasses alluviales érodées sur le versant. En contrebas, sur le plus grand plan de terrasse dominant le Tech (*Pla de Nidoleres*), ces industries sont encore plus copieuses et d'un profil typologique plus évolué, avec une bonne part d'éclats et de nucléus non usés, certains obéissant au mode opératoire Levallois. Sur cette surface de type T2, ces quartz taillés se focalisent en réalité le long d'une bande marécageuse qui succède aux glacis arénacés de piémont. Les mêmes assemblages se retrouvent sur les bas-flancs adoucis des vallons pénétrant les collines, à leur débouché en plaine (*Les Bruges, Grata perdiu, La Riera*).

Bizarrement, au bord de la falaise qui domine le fleuve de 18 m (hameau de Nidolères), secteur ici largement amputé par l'extraction de sable vers l'amont ou sapé vers l'aval par les crues du Tech au niveau de l'église romane du village médiéval disparu (carte fig. 3), nous n'avons trouvé qu'un mobilier a-céramique. Ces quartz taillés, à cassures fraîches, sont associés à une seule armature foliacée en silex (Chalcolithique ?). Le débitage des éclats cousine avec le petit lot trouvé sur le plan de Trompette-Haute. Rapportable à une fréquentation post-paléolithique, cette concentration se trouve sur une partie formant une boucle en léger dénivelé sous le plan T2 (2 à 3 m environ). Enfin, sous la falaise, près de l'oratoire à Sainte-Lucie et d'un ancien moulin branché sur un canal, nous avons repéré, quoique partiellement recouverte par les colluvions issues de la falaise, une forme de relief dominant le lit majeur de quelques mètres. Nous l'avons corrélé provisoirement à la terrasse du dernier pléniglaciaire würmien (T1B entre 22-18 000 ans), ou du moins aux restes que n'aurait pas emportés la crue de 1940, époque où le débit du Tech a pu atteindre ici 3 500 m<sup>3</sup> par seconde.

En ouvrant une fenêtre vers le sous-sol, les diagnostics archéologiques ont permis de mieux saisir l'articulation entre les industries et les formations géologiques du Quaternaire. Sur T1, les remplissages postérieurs à la mise en place de l'alluvion grossière sont les plus épais et ont parfois préservé les sols archéologiques des charrages profonds (60-80 cm) lors de la plantation du vignoble. Partout ailleurs, sur l'aspre des plans T2 et T3, les travaux aratoires ont atteint la racine caillouteuse des terrasses, traversant les maigres niveaux où pouvaient se trouver en place les industries préhistoriques anciennes, atteignant parfois les alluvions du Tertiaire. La position stratigraphique des outils paléolithiques est donc remaniée jusqu'à la surface ; ils semblent cependant ne pas avoir trop bougé latéralement, y compris sur les bas de pente, en dehors des chenaux de ravinement qui les ont mobilisées dans les talwegs actuels, bien entendu.

Sur la rive droite, les tranchées ouvertes sur le versant des *Esplanes* ont révélé qu'il ne restait quasiment rien sur les deux plus anciennes terrasses, en dehors de la forme aplanie du relief (fig. 3 et 4). La plus haute (T4), juchée à 95 m au-dessus du fleuve, soit à 145 m d'altitude, est totalement dépourvue de sol et d'industrie. La seconde (T3), également très altérée, n'est plus représentée que par des minces pastilles alluviales de quelques dizaines de mètres de large au niveau d'un replat perché à 50 m au-dessus du lit du Tech. Entre les deux, le versant est nappé d'épaisses couches argilo-sableuses rougeâtres qui coiffent des flaques charbonneuses, parfois installées dans des cuvettes. En l'absence d'autres vestiges que quelques éclats de quartz erratiques, une datation <sup>14</sup>C a calé ces foyers (de charbonniers ?) dans le Haut Moyen Âge. La déforestation de cette *baga* a donc - semble-t-il - déstabilisé le versant, laissant les sols fersialitiques des vieilles formations quaternaires fluer sur la pente.

Plus bas, les nombreuses tranchées de reconnaissance et les fouilles conduites sur le plan de Trompette-Haute, ont montré que la nappe alluviale faiblement altérée et surmontée de sols limoneux fertiles fut très vraisemblablement mise en place lors du Würm ancien (T1, stade isotopique 4). La séquence « rissienne » manque donc ici, emportée par les crues würmiennes, ce qui est un cas plus général en amont du Boulou. Il pourrait éventuellement en subsister un lambeau en pied de versant, coincée sous la forte épaisseur des cônes de déjection produits par le ravinement des pentes. Les corolles de ces colluvions sont en effet postérieures à T1 puisqu'elles masquent partiellement les alluvions du Würm et les sols plus récents qui les recouvrent (fig. 4). En tout cas, la terrasse T2 réapparaît sur cette rive en aval, sous Montesquieu-des-Albères, au débouché du ruisseau de Saint Christophe sur le plan T1 (entre 70 et 80 m).

Sur l'autre rive haute, vers le nord, les sondages stratigraphiques ont permis de voir que le plan T2 de Nidolères était légèrement surcreusé sur sa marge, au ras de la falaise actuelle, par un premier méandre de la séquence würmienne T1, mieux représentée en face, par conséquent. D'autre part, un petit chenal sableux qui part du méandre en direction du nord (T1A sur le croquis de la fig. 4), a mordu dans les alluvions altérées de T2 et signale un débordement du fleuve sur sa paléo-berge gauche, juste au moment de la mise en place de la première terrasse T1. Dans le paléo-méandre, comme à Trompette, les alluvions recèlent assez peu de quartz, surtout un matériau filonien laiteux, souvent carié et très différent du quartz saccharoïde des terrasses anciennes ; les galets de gneiss ou de granite sont bien conservés. Le recouvrement des galets par les sables croulants et les limons bruns est charnué dans son épaisseur et ne contient pas d'industries du Paléolithique moyen, ni supérieur, mais quelques vestiges de la Préhistoire récente. Cela semble suggérer que l'encaissement du Tech dans son lit actuel a été très rapide au Würm initial et qu'il est probablement imputable à la forte baisse de son profil d'équilibre suivant celle du niveau des mers, qui s'établit vers - 120 m au second pléniglaciaire (stade 2). Un soulèvement des berges sous l'effet de la néotectonique n'est en effet pas envisageable dans cet ordre de hauteur, même pour l'ensemble du Quaternaire.

Durant cet épisode d'enfoncement brutal, assez difficile à comprendre, mais que l'on retrouve dans la même séquence würmienne sur la Tet à partir de Vinça et de Rodez (stades 4 à 2), les crues des débâcles printanières et des orages estivaux (le climat des phases glaciaires est continental) devaient rendre les cheminements très périlleux près des rives. Ces basses berges, où purent camper les Moustériens évolués, les Aurignaciens, les Gravettiens et les Solutréens, étaient périodiquement emportées. Passé 18 000 ans toutefois, lors du Tardiglaciaire (fin du stade 2), avec l'amélioration climatique et la remontée du niveau marin, ces basses berges ont sans doute été un peu mieux préservées jusqu'à nous. La couverture nivale était alors moins importante en montagne dans une ambiance froide et très sèche. Les glaciers avaient pratiquement disparu des sommets après 17 000 ans, ce qui, avec la stabilisation des pentes, a pu favoriser un enfoncement des rivières dans leur lit majeur.

Sous la falaise de *Nidolères*, l'implantation de la pile du pont SNCF, décalée vers une ancienne gravière - hélas ! - n'a pas permis d'opérer de reconnaissance stratigraphique au niveau de la probable formation T1B (stade 2) sur laquelle les Magdaléniens auraient théoriquement pu circuler et camper, bien à l'abri du terrible vent du nord. Curieusement, le débouché du ravin de *Les Bruges* dans le fleuve, qui recoupe la terrasse T2 et la première formation ancienne T1, et qui comporte aussi une terrasse intermédiaire du type T1B, n'a livré sur celle-ci ni les industries d'un Paléolithique moyen évolué, ni celle du Paléolithique supérieur, mais des artefacts moustéroïdes semblables à ceux du plan T2. Ils ne paraissent pas tous déplacés. Certains lambeaux des terrasse intermédiaires pourraient donc

s'avérer plus anciens dans le würm (stades 4, entre 90 et 60 000 ans) que ce qui est envisagé ici pour T1B (stade 2, entre 22 et 18 000 ans) dans une hypothèse qui reste pendante, faute de sondages.

Sur le grand plan T2 de *Nidoleres*, c'est l'affleurement d'une couche géologique argileuse qui est responsable de la traînée marécageuse. Parallèle au versant, celle-ci le borde depuis le *Pla de la Creu Verda* jusqu'à celui de *Pradels* (fig. 3, cf. aussi fig. 2). L'infiltration des pluies dans les sables pliocènes du proche relief collinaire est stockée contre ces argiles bleutées imperméables et l'eau sourd par gravité en bas de pente, sur la terrasse (fig. 6). Cette nappe aquifère affleurante (présence de deux puits) a été drainée à l'époque moderne par trois *correcs* artificiels (tirés sur la fig. 3). Les concentrations d'industries moustériennes sont associées à ces zones humides, bien exposées au sud, représentant sans doute un milieu des plus propices pour fixer et traquer la grande faune pléistocène (chevaux, aurochs). S'y sont mélangés des artefacts usés et des galets de quartz très patinés et carénés par le vent qui proviennent sûrement d'épandages canalisés sur le versant depuis les plus anciennes terrasses. De petites ravines graveleuses mordent d'ailleurs sur le plan T2 depuis le pied de pente jusqu'à ces mouillères.

Une bonne fraction des industries moustériennes très peu éolisées de cette zone se trouve vraisemblablement *in situ*. La chronologie de ce lot est difficile à établir par la seule analyse typologique, mais elle est de toute évidence postérieure à la mise en place des alluvions « rissiennes » en phase froide (stades isotopiques 8 à 6, soit entre 300 et 130 000 ans environ). Elle nous paraît par ailleurs antérieure, pour l'essentiel, à la nappe alluviale du premier glaciaire würmien (après 90 000 ans) puisque celle-ci ne porte jamais ce type d'assemblage lithique, pas plus que sa paléo-berge immédiate sur T2. Nous pensons que ces outillages doivent surtout témoigner d'une occupation de cet espace favorable par Neandertal pendant le long interglaciaire chaud « Riss-Würm » (transgression éémienne ou tyrrhénienne du stade 5, entre 120-90 000 ans et où la mer dépasse de 1,5 m son niveau actuel). Au sortir des montagnes, alors couvertes de forêts, le lit du Tech s'était déjà certainement stabilisé au niveau de la terrasse T2 actuelle et le fleuve incisait alors son cours étroit dans les molasses du Tertiaire, sans doute au sud d'une large plaine alluviale s'étalant, entre 80 et 70 m d'altitude, depuis le versant collinaire des Aspres à celui des Albères. C'est à 1 km du cours d'eau, vers le nord, qu'une longue bande marécageuse a probablement attiré les troupeaux avec leurs prédateurs, surtout le plus redoutable d'entre eux : l'homme ancien doté d'outils. Ces derniers, rapidement extraits des galets de quartz du substrat alluvial étaient abandonnés ensuite sur le lieu de boucherie.

Au bas des versants, les concentrations d'industrie (dont le petit biface de la fig. 5) que nous avons d'abord associées à d'anciennes terrasses alluviales du fleuve masquées sur les pentes, sont en réalité, d'après les sondages, des outils libérés par des paléoravins (flèches de la fig. 3). Plongeant en oblique vers l'Orient, ces entailles sont bourrées de galets patinés et nappées d'argile rutilante sur leurs flancs. Elles sont l'héritage d'un ancien relief, sensiblement éloigné de l'actuel à la fin de la séquence « mindélienne », car le cul de ces vallons disparus est recoupé en biais, vers le sud, par les ravins actuels, ou par les versants collinés de la vallée. La phase du Pléistocène à laquelle se rapportent ces reliefs fantômes est donc celle où le fleuve, ayant incisé son cours depuis l'ancienne formation T4 (vers 140 m), depuis T3 ensuite (vers 100 m), avait déjà presque atteint l'altitude du *Pla de Nidoleres* (80-70 m). Les anciens niveaux de terrasse (T3-T4), très altérés lors des inter-glaciaires « mindéliens » chauds (stades 13-9, depuis 500 000 ans), ont fourni à ces paléovallons les galets de quartz et les arènes siliceuses qui les encomrent, ainsi que les argiles fersialitiques issues de la dissolution des schistes et des roches granitoïdes. Les outillages érodés de la *pebble culture* que l'on trouve mêlés aux outils moustéroïdes moins usés et qui paraissent donc, quant à eux, contemporains de ces vallons, témoignent d'une longue occupation de ce secteur, depuis l'Acheuléen jusqu'au Moustérien, par les populations pré-neandertaliennes. L'*H. tautavelensis* a probablement chassé sur ce flanc de vallée, mais sur des sols aujourd'hui anéantis par l'érosion. Lorsque le Neandertal typique lui succède, après 200 000 ans, la vallée prenait globalement sa configuration actuelle. À la hauteur du *Pla de Nidoleres*, le Tech roulait à la belle saison des eaux furieuses chargées d'énormes galets.

Au total, nous pouvons maintenant dire que les deux bifaces trouvés près du Boulou ne témoignent certainement pas de l'Acheuléen ancien, tel qu'il est reconnu à Tautavel. Il ne reste quasiment rien des hautes terrasses alluviales mises en place avant 300 000 ans, les seules qui pourraient livrer les stations en plein air de l'*H. Eidelbergensis*. Les activités des hominidés fossiles sont cependant attestées dans un Acheuléen plus évolué vers le Moustérien, grâce aux outillages qui se

télescopent au pied des collines, sur le vaste plan T2, en rive gauche du Tech. Réserve faite de l'absence de niveaux archéologiques en place, et donc d'hypothèses fragiles, les plus frais et les plus copieux de ces assemblages peuvent se rapporter aux postes de chasse de Neandertal logés près d'une zone humide, durant le dernier interglaciaire. Quant à Cro-Magnon, notre ancêtre direct, il brille ici par son absence et cette lacune est très probablement imputable aux conditions géomorphologiques qui en ont fait disparaître les traces au sol. Finalement, l'Homme moderne n'est vraiment bien attesté dans cette partie du Roussillon qu'au plein Néolithique ... en attendant d'autres découvertes.

Michel Martzluff  
MCF Université de Perpignan

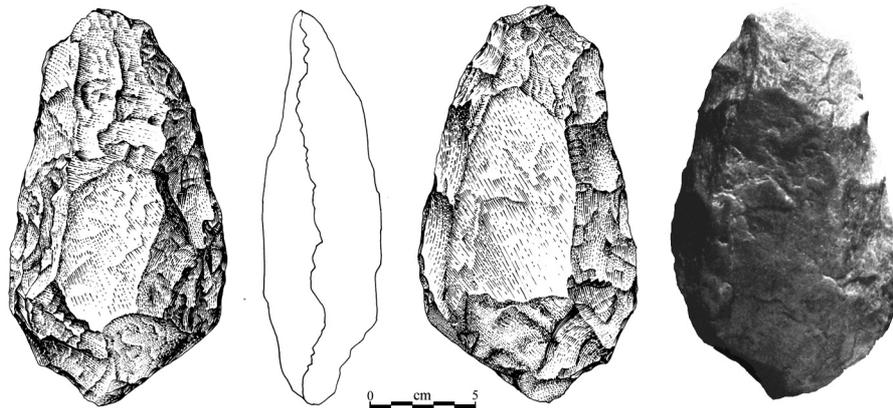


Figure 1 : Biface en quartz trouvé au Boulou par J. Abélanet (D'aorès Collina-Girard, cliché Martzluff, Musée de la Préhistoire, Tautavel et moulage au Musée du Boulou)

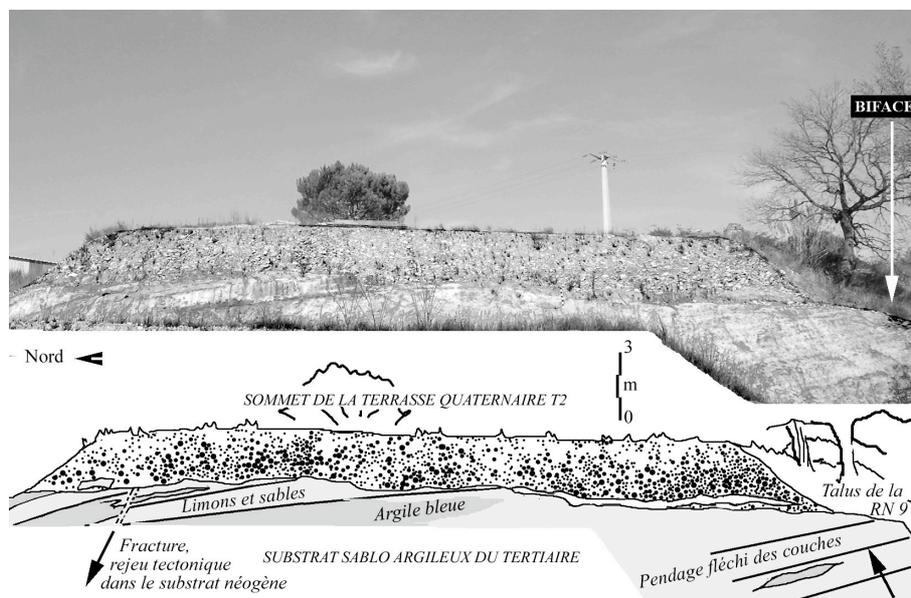


Figure 2 : coupe de la terrasse T3 encaissée dans le Pliocène au Boulou, près du lieu de découverte du biface

Figure 4 : coupe schématique des terrasses quaternaires à l'est du Boulou (voir carte plus bas fig. 3).

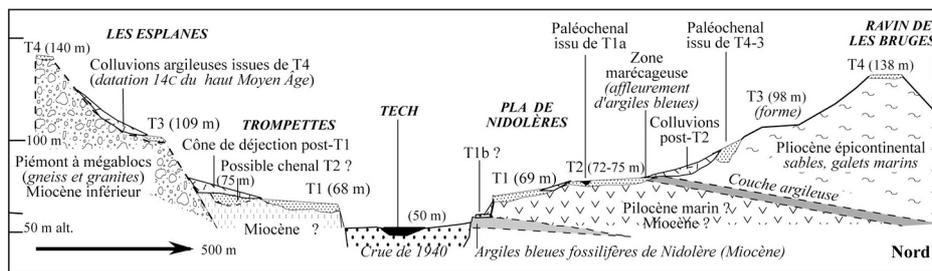


Figure 5 : petit biface sur éclat de quartz issu du bas de versant dominant T2 en rive gauche (Tressère) ; outils sans doute lié à un paléovalion sub-contemporain de la mise en place de la terrasse T2 (érosion différentielle des surfaces).

